



PRÉFACE

Jean-Luc Leguay, Maître enlumineur régulier

HISTOIRE SECRÈTE ET SACRÉE

Leonardo da Vinci, homme universel, détenait les connaissances de la science sacrée gardée par les Maîtres *ymaiginiers* d'occident. Cette connaissance qui remonte à la nuit des temps, était transmise par l'étude de la géométrie métaphysique, l'architecture, le dessin, les techniques de la peinture, la fabrication des couleurs, l'étude des textes traditionnels, et la contemplation de la nature.

À l'instar des enlumineurs réguliers de l'époque médiévale, cet enseignement permettait d'éveiller le mental en voyageant dans les différents « États de l'Être » afin d'atteindre « L'état d'Homme Primordial », en une réintégration de l'Eden perdu.

L'homosexualité de Léonardo était une tension vers un androgynat égaré, celui d'Adam avant la séparation d'avec le principe féminin symbolisé par Eve.

En quête d'un matriarcat primordial, le peintre rechercha à travers ses œuvres, à exemple de son évocation de saint Jean, portrait de son bien-aimé Salai, la vision idéale de Caterina di Méo Lippi, sa mère. Un androgynat *in fusione delle anime*, pour ré-enfanter en son for intérieur l'image de celle qui l'a mise au monde.

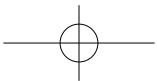
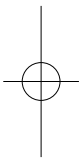
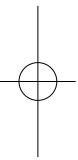
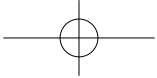
Selon la tradition orale de la passation des secrets des Arts Libéraux, Leonardo fut accueilli par les Sages de la Guilde des artisans de l'image.

Tel Dante Alighieri, Leonardo fut intronisé dans les cercles secrets de la *Fede Santa*, troisième ordre laïque relié à la chevalerie du Temple et aux *Fedelis d'amore*.

Initié, il reçut l'influence spirituelle qui lui permettra d'arpenter les chemins de la réalisation de Soi. Par les rites initiatiques, Leonardo da Vinci put accéder à la libération du poids charnel qui pesait sur son âme. Le génie parla en son esprit.

Son œuvre immense touche au sublime, et élève le regard de nos contemporains, de générations en générations, vers les plus hautes sphères célestes de l'indicible.

Jean-Luc Leguay. 3 octobre 2021. Paris



I

*Novembre-décembre 1513. Rome. Vers la 4ème heure du jour **

Pazienza, Leonardo. Les mauvais cycles ont toujours une fin.

Mon trait noir délimite des narines, un groin, des yeux globuleux. Ma sanguine ombre les bajoues. Une boule de mie de pain efface là où j'ai trop forcé. Mon index estompe le museau, ravive le volume. Quelques traces de craie blanche éclairent cette grosse tête. Ma pointe rouge griffonne sur le crâne le bonnet papal *cameluccio* bordé de duvet de cygne. Le clan Medici a accouché d'un pape. Je suis dessine Giovanni di Lorenzo de Medici, élu souverain pontife Leon X** à l'âge de trente-sept ans. Une science de l'hérédité sera-t-elle un jour capable d'expliquer comment le magnifique Lorenzo di Medici et la brillante Clarisse Orsini ont-ils pu engendrer ce cochonnet lubrique ?

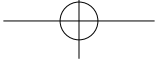
Mon bâtonnet noir trace sans repentir le contour d'une mâchoire athlétique pour *il cardinale* Giulio de Medici, et des yeux de serpent pour Bernardo da Bibbiena, l'autre cardinal. Je colore vos robes en rouge, secrétaires intimes du pape. Du rouge sang pour vos oreilles et vos pupilles, vous qui ne pensez, ne regardez, et n'écoutez que pour lui.

D'abord un furoncle sur le front, puis un long nez tordu. Je trace des yeux de truie. Je souligne des attaches anguleuses. Ma sanguine rouge lui fait une peau de pesteux. Que la peste t'atteigne Matthieu Schiner. Tu n'as rien d'un cardinal, juste un chef de guerre utile pour rallier les cantons suisses à la cause papale.

Je remplis tes yeux de colère, Raimond de Cardona. Je te taille au couteau. Je durcis les poils de ta barbe. On doit voir en toi le fier catalan qui a arraché

* Dans l'ancien comptage des heures, une journée est divisée en 12 heures dites « naturelles », du lever du soleil au coucher.

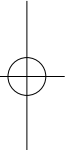
** Prononcé en italien "Léonne", et francisé sous le nom de Léon X.



Mers-el-Kébir aux Mauresques avec ton escadre espagnole, celui qui a rétabli les Medici à *Firenze*. *Felicitazione* ! Tu diriges aujourd'hui l'armée de la Sainte Ligue.

Le sanglier maintenant. Mes trois sanguines bâtissent une montagne de viande surmontée d'une masse chevelue. Un front chauve barré d'une cicatrice qui vieillit mal. Des dents monstrueuses. Tu es difficile à suivre, *condottiere* Prospero Colonna. Une fois tu sers le roi de France, une autre les États pontificaux, ensuite le Saint-Empire. Tu dois être le seul capable à t'y retrouver dans tes contrats. Comment es-tu parvenu à être emprisonné plusieurs fois, à te faire libérer contre rançon, et à revenir auprès du pape qui a fait de toi un puissant seigneur du sud ?

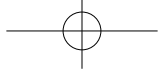
Mi fanno tutti cagare ces mafiosi ! Dans ma langue toscane, nous appelons *mafioso* une personne « bien harnachée ». Ce mot vous va bien, respectables brigands. Je n'ai aucune compassion pour vous, je l'admets. Je ne suis pas de ces maîtres enlumineurs qui ont la foi. Eux auraient d'abord peint sous votre corps une couche d'or pour rappeler que vous êtes une création divine. Puis ils auraient tracé au compas vos visages selon la géométrie du Créateur. Ensuite ils auraient dessiné vos os, vos nerfs, vos muscles, et à la fin, ils auraient tout caché en vous revêtant de peaux comme la Divine Mère accouche des hommes. Je ne suis pas un enlumineur, je vous dessine à la volée, Dieu n'a pas de place chez vous.



Le vent vient de tourner. Il porte les remugles du pigeonnier du Vatican. Cinq mille pigeons voyageurs donnent au pape le pouvoir de correspondre partout, à Westminster, Paris, Lugdunum, Bordeaux, Madrid, Nuremberg, Bâle, Warszawa. L'odeur mélangée de fientes et de poussière me saisit à la gorge. Ma sanguine tombe, éclate en miettes. Mon dernier élève de vingt-quatre ans, le gracieux et beau Francesco Melzi, se porte à mon secours :

- Tout va bien, Maestro ?
- Oui oui, mon Francesco. Quel mois sommes-nous ?
- Novembre, Maestro.

Ta mémoire te lâche, Leonardo, tu vieillis. Tu es là à la demande du Vatican pour immortaliser les représentants de la Sainte Ligue. La quatrième guerre contre les Français vient de se terminer, les italiens ont été vainqueurs, et Leon X a constitué une coalition avec Henri VIII d'Angleterre, l'empereur Maximilien et Ferdinand II d'Aragon. Le but est d'attaquer le Royaume de France, de le démembrer, et de chasser Louis XII du trône. Réveille-toi, Leonardo, tu fais l'artiste sur le terrain militaire des États pontificaux. N'oublie pas de dessiner le déploiement des tentes, les drapeaux, les étendards, et surtout les armoiries de Leon X, sa tiare pontificale, les clés d'or et d'argent du pouvoir spirituel et



temporel, les trois fleurs de lys, les cinq boules rouges du blason des Medici. Pense aussi à montrer qu'ils sont assis sur une estrade.

Je m'apprête à griffonner le suivant. Francesco arrête ma main :

— Non *Maestro*, pas Kaspar von Silenen.

Il a raison. Je dois tous les dessiner, sauf le commandant de la *Cobors Helvetica Pontificia*, la garde suisse créée par le précédent pape Gulio II. Tant mieux, je hais ces mercenaires.

Une senteur métallique m'ébranle, une odeur de poudre froide s'ajoute à celle des fientes. Mes batônnetts de sanguines s'effritent, j'ai de la poussière plein les doigts. Le grain de ce papier est mou, sa couleur gris-bleu provenant de tissus broyés trop grossièrement ne convient pas. Je ne suis plus assez riche pour acheter du bon papier. Ce dessin de brigands est aussi médiocre qu'eux. *Sporco lavoro* ! Je déchire tout !

Francesco pâlit. Affolé, il se place devant ma feuille pour la cacher.

— *Maestro*, que faites-vous ?! chuchote-t-il. Vous allez avoir des ennuis.

Tant pis ! J'ai accepté cette commande par dépit. J'espérais que Rome allait devenir le lieu de ma retraite. Erreur. Mon nouveau mécène, Giuliano de Medici, le frère du pape, s'avère un velléitaire influençable. Cette ville est un cauchemar, je n'y rencontre que déceptions. Je n'ai rien peint depuis mon arrivée.

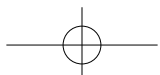
Ce matin, empli d'un pessimisme extrême, je me suis tracé un autoportrait d'humeur. Quelques coups de sanguine ont suffi pour dresser de moi une image redoutable. « Passé quarante ans, un homme est responsable de son visage » ai-je écrit naguère dans un carnet¹ *. Il est terrible d'appliquer cette phrase à soi-même. Je n'avais jamais vu une telle mélancolie. Je n'étais que broussaille de cheveux, de barbe et de sourcils. Je me suis fait mi-sorcier, mi-condottiere. De sombres pensées intensifiaient les rides de mon front. Mes yeux lançaient un regard perçant tandis que ma bouche amère disait : « N'attends plus rien, rapace vaincu par la vieillesse. Tu as consacré l'essentiel de ta vie à fabriquer des machines de guerre. Maintenant tu payes ! »

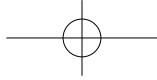
À la vue de ce portrait, Francesco et Maturina, ma cuisinière, sont restés muets. Maturina s'est écriée la première en se signant :

— *Madre mia* ! Vous me donnez des frissons !

— Vous êtes plus beau que cette image, *Maestro*, s'est ému Francesco.

* Les notes en chiffres arabes renvoient à des extraits de textes écrits par Léonard de Vinci dans ses carnets. Les textes entiers et leurs références sont placés en fin de volume.





Tous deux avaient raison. Un ange et un diable habitent ce visage. L'ange, je sais d'où il vient. C'est ma mère Catarina. J'ai hérité de ses yeux clairs. Je me suis tellement inspiré de son visage pour mes Vierges Marie ! Je les ai toutes représentées les yeux baissés pour cacher la profondeur que ma mère avait dans son regard. Mon corps aussi tient d'elle, élané comme le sien. Je me plais à penser qu'elle et moi descendons des Étrusques, derniers spécimens d'une race éteinte. Mon père ne m'a rien légué, ni son argent, ni son physique de noiraud, ni son regard fourbe.

Va bene, Leonardo. Rappelle-toi que tu appartiens malgré tout à la classe des enlumineurs. Cherche cette lumière sur ton front dévasté. Toi aussi, jadis, tu as été touché par l'or.



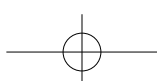
Même jour. Terrain militaire du Vatican. 5^{ème} heure du jour.

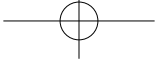
Fientes de pigeons, nuages de poudre, poussières. Mes narines s'accommodent mal de ces effluves. Le luxe que j'ai recherché toute ma vie était fait d'odeurs subtiles.

Au fond du terrain militaire du Vatican, sonne une trompette. Une autre lui répond, tout proche. Quelque chose se meut dans la poussière. Une sorte de mastodonte. Haut comme deux fois un homme. Avec des cornes de la longueur d'une lance... Une vache-auroch ? Tu délires, Leonardo. Cette bête n'existe plus en Italie depuis plusieurs siècles. C'est un char à faux ! Un de ceux que tu as dessiné naguère.

J'en ai imaginé en forme de tortue, certains se déplaçaient à voile, d'autres grâce à des engrenages actionnés par des hommes placés à l'intérieur. Celui-là comporte deux chevaux enfermés entre deux rangées de lames tournantes, des *Murgese* robustes venus des Pouilles. Lancés à vive allure, les bêtes entraînent les faux qui tranchent tout sur leur passage à une distance de deux coudées. Des mannequins de soldats plantés le long du parcours se font déchiqueter. Des lattes de bois volent en l'air. Mon char semble capable de nettoyer à lui seul une armée, suivi par une compagnie de soldats armés de piques.

Ma... ! Personne ne m'a demandé l'autorisation de fabriquer ce char ! Quel *ladro* ce Giovanni degli Specchi ! C'est lui qui conduit le char. Mon protecteur Giuliano de Medici m'a imposé cet allemand, avec son assistant dénommé Giorgio Tedesco. Soi-disant pour m'aider. En échange, j'ai dû les loger, les





nourrir, et ils ont fouillé sans vergogne dans mes carnets pour me dérober des inventions. Ils insultaient Salaï, mon assistant de vingt-huit ans en le traitant de *vecchia troia* *. Malfaisants ! Ils ont fait courir des rumeurs sur ma sexualité, mes relations, mes recherches anatomiques sur les cadavres. Et mon protecteur ne m'a pas défendu. Las, ils sont enfin partis. Auparavant, l'Allemand m'a contraint à lui donner des précisions sur ce char capable de forcer les lignes ennemies, avec probablement l'accord du Vatican. Mes machines m'ont échappé, les voilà aux mains des ingénieurs militaires.

L'énergie des chevaux faiblit. Les lames du char perdent leur vitesse. Les *Murgesi* enfermés dans cet espace aussi étroit que bruyant sont terrorisés par les rotatives. Pauvres bêtes ! Leurs museaux fument, les yeux exorbités sont fous. L'Allemand les martyrise pour les faire avancer, oublieux de la note où je prévenais que ce type de char est incontrôlable, il suffit d'effrayer les chevaux avec des cailloux, des cris, des bruits de tambour...

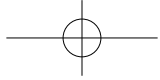
Ah mes machines ! Les condottieres et prélats sont fascinés comme des enfants devant mes croquis. Mais ce sont seulement des esquisses, ignares que vous êtes, des pensées en mouvement, pas des plans d'exécutions. Ces seigneurs payent pour des machines guerrières, volantes, terrestres, sous-marines même, mais ils ne s'intéressent jamais à mes appareils servant à drainer les fleuves, à dévider et tordre la laine, tous ces outils qui aideraient les artisans. *Pazzia bestialissima*. Folie bestiale ! Je regrette d'avoir noirci des milliers de pages à décrire des armes et des fortifications en anticipant toutes les batailles possibles. Je n'en suis plus capable depuis qu'un jour, sur un champ de guerre de Cesare Borgia, j'ai éprouvé l'indescriptible sensation qu'il y a à marcher sur le bras arraché d'un enfant. On devrait former les savants en leur faisant sentir les odeurs de putréfactions de la chair humaine, et les faire regarder la mort jusqu'à en vomir. Après cela, seuls les damnés seraient capables de concevoir des machines de mort.



Même jour. Terrain militaire du Vatican. 6^{ème} heure du jour.

Trente-trois coups en continu. Un temps. De nouveau trente-trois. Je reconnais la série d'explosions de mon épingare-orgue. Cette arme aussi, les ingénieurs militaires l'ont fabriquée à partir de mes croquis, et sans me consulter,

* Vieille truie.



convaincus que des salves de feu continues leur feront gagner les batailles face à des phalanges de soldats.

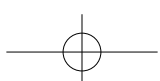
Les artilleurs ont mis le feu aux coulevrines disposées en demi-cercle. La poudre portée par le vent me pique le nez. Alignés en brochette, les brigands de la Sainte-Ligue n'ont d'yeux que pour un mur de pierres qui vole en éclats sur un côté du terrain. Mon épingare-orgue fonctionne parfaitement. Pour augmenter la rapidité de tir, j'ai multiplié le nombre des tubes en les disposant en éventail. Trois râteliers tournants, chacun comprenant onze tubes, délivrent trente-trois coups d'affilé. Pendant qu'une bouche à feu tire, la suivante est chargée. Tandis que la première refroidit, la troisième fait feu. Grâce à une crémaillère faisant tourner les canons, les artilleurs lancent les salves en continu.

Mon épingare-orgue est applaudi à l'unanimité. Tous espèrent que le pape va annoncer sa fabrication en série, persuadés d'écraser les Français grâce à cette arme. À la cour, les projets d'artilleries, d'arquebuses légères, et de chars de guerre, sont de première importance.

J'attends une déception. Elle va venir. La voilà. Une nouvelle série de tirs, et mon épingare explose !

L'instant suivant, tous les regards convergent vers moi. Qu'importe ! Je préfère désormais passer pour un mauvais savant qu'un criminel. Vous ignorez un détail, malfaiteurs. J'ai délibérément omis de préciser une lame d'acier qui empêche de déclencher une deuxième série de tirs tant que l'arme n'est pas refroidie. Mes dessins sont remplis de ces oublis volontaires pour contrer le vol de mes idées : une roue dentée en trop, un vilebrequin mal placé, un cliquet inutile. Lorsque mon commanditaire se comporte correctement, je révèle le piège. Sinon, leurs ingénieurs se casseront les dents sur un détail en trop ou en moins.

Le pape frétille d'impatience, il veut lancer sa guerre pour démanteler le royaume de France, une superbe guerre implacable, sauvage, meurtrière, mais la poudre le terrorise. *Poverino* Giovanni di Medici, tu n'as pas la nature belliqueuse de ton prédécesseur, Giulio II. Ce pape-là n'avait rien de commun avec la peinture de Raffaello da Urbino où il apparaît comme un bon vieillard. À l'origine, sa dextre devait faire un signe de bénédiction, et sa main gauche tenir un livre. « Un livre ? s'était-il exclamé. Je ne suis pas un écolier, je veux une épée ! » Un condottiere déguisé en moine, voilà ce qu'était ce *Papa terribile*. Et Raffaello, qui voulait soi-disant représenter l'intériorité des personnages, a fait le flagorneur ! Après avoir éliminé Cesare Borgia à coups d'opérations militaires, Giulio II a bouté les Français hors de la péninsule, et a fait de l'État pontifical une redoutable puissance terrestre. Leon X poursuit le même objectif. Reste que l'autorité



vaticane bat de l'aile. Elle est à l'épicentre des conflits entre les pays d'Europe. Ses méthodes sont celles des chefs de clans : monter les populations les unes contre les autres au nom du Christ. Croient-ils vraiment à leurs balivernes ? Le christianisme est devenu un fonds de commerce pour tenir en laisse des peuples hébétés. Devons-nous obéir à ces fous ? Les centaines de milliers de morts de ces soixante-dix dernières années ne suffisent pas ?

— *Ciao* Leonardo ! Que d'aigreur ! Que d'amertume sur ton visage !

Salaï, qui passe pour mon élève depuis vingt-trois ans, ne me rate pas :

— Veux-tu que je te suce pour te faire baisser la tension ?

— Tais-toi donc, bêta !

Salaï sait me ramener brutalement sur terre. Jadis, il lui suffisait de remuer du cul pour que, séance tenante, j'abandonne tout. Maintenant que je ne bande plus, sa vulgarité savamment calculée suffit à dévier le cours de mes sombres pensées.



Même jour. Terrain militaire Vatican. Vers la 7^{ème} heure du jour.

Finalmente è finita ! Les artilleurs rangent bagages et outils. Une escouade de serviteurs se développe comme un vol d'hirondelles pour dresser une longue table en plein air destinée au banquet. L'heure est aux rafraîchissements.

J'erre parmi les seigneurs. Je ne dois pas avoir fière allure avec mes quatre coudées et demie vouûtées* et mon manteau jaune incrusté d'étoiles roses ; la mode est aux vêtements longs, et le mien m'arrive aux genoux. Je n'ai pas pu en commander un neuf pour venir à la cour, le tailleur ne me fait plus crédit.

— Maestro, le seigneur Raimond de Cardona te fait signe d'approcher, m'informe Francesco.

— Viens par-là da Vinci ! m'interpelle le *condottiere* catalan en m'attrapant le bras. Que penses-tu de créer une compagnie de cent arbalétriers lancés sur des *Murgese* ?

Impossible d'échapper à son haleine, sa poigne me retient.

— *Bob*... Bonne idée, Monseigneur. Plus la force qui meut l'objet accompagne son mouvement, plus le mouvement est prolongé. Quand l'arbalétrier lancera sa flèche, celle-ci additionnera trois mouvements : celui du cheval, celui des bras qui se jettent en avant de la poitrine, et celui de la corde.²

* Un mètre quatre-vingt-treize.

— Je ne comprends rien à tes mots, da Vinci. Je savais cela tout seul.

Un geste me congédie.

Un instant après, une masse de chair arrive sur moi. Où ai-je déjà vu ce borgne à l'échine de taureau ? Cherche dans ta mémoire Leonardo, sinon tu vas devenir sénile.

Le lion de Saint Marc ! Je le reconnais grâce à l'étendard tenu par un page au-dessus de sa tête : le lion tenant un livre ouvert avec la devise « *Pax tibi Marce, evangelista meus. Hic requiescet corpus tuum* » *. Venise !

C'est le condottiere Bartolomeo d'Alviano. Son œil, il l'a perdu en même temps que quinze mille hommes à la bataille d'Agnadel contre l'armée de Louis XII. Capturé par les Français, il a été libéré quatre ans plus tard grâce à l'alliance franco-vénitienne. Que fait-il là d'Alviano ? S'est-il rallié avec les Etats Pontificaux pour la guerre à venir ? Il a changé d'alliés tant de fois que je m'y perds. Il faut dire qu'il séduit ses commanditaires avec tant d'assurance. Son regard dit : « Soyez contents d'avoir engagé le meilleur chef de guerre d'Italie. Ne cherchez pas à connaître mes intentions, j'ai toujours un temps d'avance ».

Bartolomeo d'Alviano essaie de me toiser de sa taille imposante, sans y parvenir.

— *Maestro*, j'ai vu ton étude pour diminuer l'influence de l'air sur les projectiles. Pas bête cette forme en ogive munie d'ailettes ³. Pourras-tu venir à Venise pour suivre leur fabrication ?

Je me dégoute, mais j'opine de la tête. Je lui souris même :

— Bien sûr, Monseigneur, je vais...

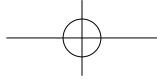
— Non non, pas tout de suite. Tu as mieux à faire pour moi. Mais seulement pour moi, tu m'entends bien ?

Avec son regard de paysan qui sait tout avant tout le monde, d'Alviano se penche à mon oreille :

— Je veux que tu travailles pour moi à une étude de balistique pour préciser les tirs de canon. Détermine les bons réglages, da Vinci. Je veux que mes boulets frappent juste au premier coup de canon. *Capito* ?

Capito. Cette question de la trajectoire est devenue une obsession chez les *condottieri*. Avec les progrès de l'artillerie, tous veulent connaître la courbe exacte suivie par leurs boulets de canon, afin d'anéantir l'adversaire avant que celui-ci n'ait le temps de répliquer. Leurs calculs à l'équerre et au compas sont

* « Que la paix soit avec toi, Marc, mon évêque. Ici, reposera ton corps. »



approximatifs. Plusieurs tirs sont nécessaires pour ajuster le tir. Si l'ennemi a plus de chance, on meurt avant d'avoir trouvé le bon réglage. Ces chefs de guerre rêvent de s'éloigner des champs de batailles. Jadis, ils se battaient au corps à corps en utilisant des armes simples. En tirant au canon de plus en plus loin, ils oublieront peu à peu l'odeur de la mort, et ce qu'elle est vraiment. Un jour, ils ne seront plus sur les champs de bataille, et leurs victimes seront alors imaginaires. Ces tueurs perdront ce qu'ils avaient encore d'humain pour devenir des souvenirs d'hommes.

— On m'a rapporté que tu avais des idées pour comprendre l'*impetus*, n'est-ce pas ?

L'*impetus*... Tous en parlent, et personne ne le comprend vraiment. Moi-même, je n'ai pas les idées claires au sujet de l'*impetus* *. Aussi je bégaié un peu :

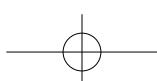
— L'*impetus*, oui évidemment. L'*impetus* combiné à la force de gravitation...

Je m'avancerai à lui promettre un résultat sérieux. Il est vrai que la théorie de l'*impetus* me préoccupe depuis longtemps. Pourquoi une pierre tombe-t-elle ? Pourquoi une masse de feu s'élève-t-elle ? Selon Platon, toute substance reste attachée à son origine, et y revient après avoir été déplacée. Par exemple, une pierre appartient à la terre ; si on la viole en la lançant, elle s'y trouve mal, et désire retourner à la terre. De même, le feu appartient au ciel, et veut y retourner. La pesanteur des graves et la légèreté des légers ont la même cause : le désir de rejoindre leur nature. Platon et Aristote disent que le mouvement de retour d'un élément vers ses origines est une affaire de « désir ». Aucun savant, chrétien ou musulman, n'a jamais remis en cause cette théorie.

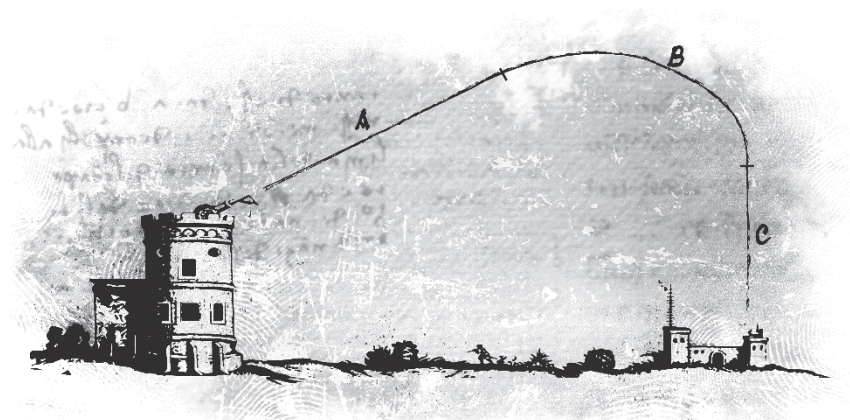
Pour définir précisément la trajectoire comme l'aimerait le *condottiere*, il faudrait comprendre pourquoi une pierre lancée en l'air continue son trajet avant de chuter. Aristote disait qu'il existe deux mouvements : l'un naturel, ramenant l'objet vers son lieu d'origine, et l'autre violent, impulsé par l'homme. Selon lui, lancer une pierre provoque une raréfaction de l'atmosphère, comblée aussitôt par de l'air qui va pousser la pierre plus avant. Pour le savant Yahya al-Nahwi, l'action initiale effectuée sur la pierre lui communique un *impetus* qui entretient le mouvement.

À mesure que la pierre pénètre dans l'air, son *impetus* perd de sa force ; quand il est totalement épuisé, la pierre prend son mouvement naturel et tombe. Il y a deux

* *Impetus* signifie « mouvement en avant, poussée en avant, faculté de se porter en avant, élan... » (dictionnaire latin-français Gaffiot). La doctrine de l'*impetus* expliquait le mouvement des corps physiques depuis le V^e siècle jusqu'au XVII^e siècle (Galilée / Newton). Elle fut commune aux savants européens et arabes.



cents ans, Albertus de Saxonia, distinguait trois étapes : celle où l'*impetus* est dominant et la gravité négligeable, avec un mouvement en ligne droite A ; celle en arc de cercle B où la trajectoire commence à dévier de la ligne droite ; enfin celle où l'*impetus* étant complètement dépensé, la gravité seule entraîne le projectile vers le bas, selon la verticale C.



En somme, l'*impetus* désigne la cause responsable du mouvement d'un corps qui s'épuise au fur et à mesure. Je bute encore sur trop de choses pour aller plus loin. Mais quelle aubaine ! De l'argent tout de suite ! Allez Leonardo, as-tu perdu tout génie ? Es-tu un misérable *sfumato* *, un enfumeur comme ils disent en raillant ta manière de peindre ? Un hérétique que l'Inquisition frappera tôt ou tard ? Regarde la misère où tu te trouves. Fais-leur croire que tu as encore des secrets à livrer. Combien puis-je demander pour cette commande ? Cent ducats ? Cinquante ?

— Je te paye dix ducats pour cette étude, Vinci. Quand seras-tu prêt ?

— Merci, Monseigneur. Disons d'ici... trois mois.

— Très bien. Demain, je te ferais donner un acompte.

Pour dix misérables ducats, je vais me damner un peu plus.



* En référence à cette technique de peinture où les contours sont estompés, théorisée par Leonardo da Vinci, notamment à la suite de ses travaux sur l'optique et la *camera obscura*.

Même jour. Terrain militaire du Vatican. Vers la 8^{ème} heure du jour.

— Le soleil de Rome tape plus fort que dans notre Toscane, n'est-ce pas *Maestro* ?

— Oui, je suis brut du soleil. Je me croirais en Afrique.

— Mais vous n'y êtes jamais allé ! Si ?

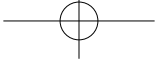
— Qu'en sais-tu, jeune homme ?

Le vent est tombé, et avec lui les effluves désagréables. À table, on nous a placés à l'écart des grands. À ma droite, mon petit Francesco que les vieux amateurs de garçons ne cessent de reluquer. À ma gauche, la place est réservée pour Salai. Mais Salai papillonne. Je le vois en train de polissonner avec un mercenaire suisse. Il m'inquiète à minauder avec des inconnus.

À table, le commandant de la garde papale Kaspar von Silenen est seul à demeurer silencieux. Tout autour, chaque plaisanterie dégénère en éclats. Je veille à cacher mon ennui. Je les observe, enfouissant dans un recoin de ma mémoire le menton en galoche de l'un, la lippe pendante de l'autre, pour en faire un jour des esquisses. De temps en temps, je devine des bribes de conversations. Nul ne se doute que Leonardo da Vinci lit sur les lèvres, je le fais lorsque je suis désœuvré. Tiens ?! Le médecin Battista da Vercelli vient de mettre une montre sous le nez de Leon X pour lui signifier d'avaler la médication qui soigne sa fistule anale. Il lui suggère d'y ajouter une prière, mais le pape ne veut pas se rendre à la chapelle, trop occupé à dévorer une pastèque en discutant avec Franco Orsini.

Orsini est l'inquisiteur affecté à la surveillance des savants. Il maîtrise quatre langues en plus du latin : le grec, l'allemand, l'espagnol, le provençal. À quarante-six ans, il passe son temps à chasser d'anciens manuscrits dans plusieurs pays, supportant la pluie, le soleil et la poussière, pour les déposer aux pieds de Sa Sainteté. Et Orsini enrage car il n'a jamais réussi à lire mes écrits. On se laisserait prendre à son allure de Saint François, avec son grand corps voûté et son visage chaste. Lorsqu'il condamne, il souffre pour ses victimes. S'il les fait brûler, c'est par pitié, persuadé de les sauver. La semaine dernière, il a fait confisquer les biens d'une famille romaine accusée d'avoir hébergé des hérétiques, et il a ordonné la démolition de leur demeure. Dans ses habits affectant une pauvreté étudiée, Orsini se croit impénétrable à l'œil et à l'oreille, mais je l'entends. Fabuleux à quel point ce qu'il est en train de dire ne correspond en rien à sa douce expression :

— Le vieux da Vinci n'est plus bon à grand-chose. Votre Sainteté devrait l'enfermer avec ses nains. Il serait enchanté.



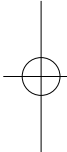
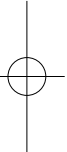
Orsini a la manie de se racler la gorge, puis de renifler, avec un mauvais rire qui le secoue à l'intérieur. Sa main attrape la robe d'un religieux qui ne sait pas où s'asseoir. Orsini se pousse contre le pape pour l'installer à ses côtés :

— Francisco, sais-tu ce que trafique Leonardo en ce moment ?

Francisco Galinari, je le connais mieux. Lui aussi est employé par l'Inquisition, pour rédiger des rapports sur les artistes. Son œil invalide est un accident, une charcuterie. Il s'est fait opérer de la cataracte par un moine qui, après avoir lu un ouvrage de médecine arabe, s'est cru capable de réussir l'opération : il a poussé la cornée derrière l'œil à l'aide d'une aiguille. Pauvre Galinari, non seulement, il a perdu l'usage de son œil, mais il a été puni pour avoir enfreint la loi papale interdisant aux moines d'opérer *. Souvent absent de Rome, muni d'un peu de grec, il caracole lui aussi par monts et par vaux à la recherche de tableaux byzantins, de statuettes et de médailles antiques, augmentant à chaque voyage les trésors du Vatican.

Son œil valide regarde dans ma direction pour s'assurer que je ne les entends pas, puis il prend place :

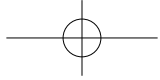
— Vinci tombe en enfance, le malheureux. Il dessine des déluges !



La vérité sort de ces bouches fielleuses. L'administration papale m'a demandé de perfectionner la machine à frapper la monnaie. J'ai fait en sorte que les pièces, inégales auparavant, sortent parfaitement rondes ⁴. Ils m'ont ensuite chargé des eaux usées qui charrient la merde romaine. J'ai passé des journées à établir les plans de canalisations le long de la via Giulia et la via Lungara près du fleuve ⁵. J'ai aussi proposé une machine à curer les berges. Mais je doute que Leon X réalise ces travaux. Nettoyer les anciennes conduites impériales suffira, la papauté investit dans la guerre ! C'est clair, on ne me confiera aucun chantier important. À la mort de Bramante, l'architecte choisi par Giulio II pour reconstruire San Pietro di Roma, Leon X ne m'a pas demandé de poursuivre les travaux. Il les a confiés à Giuliano da Sangallo, à son neveu Antonio, à Raffaello et à Michelangelo. Il ne m'a pas demandé de décorer ses appartements, ni d'édifier le tombeau de Giulio II, ni de mettre en scène les fêtes de son début de règne. De la fortune laissée par le précédent pape, je ne toucherai pas un sou. Pour ce Medici de pape, un artiste est un animal de compagnie, il lui appartient. « Les Medici m'ont créé, les Medici m'ont détruit » ai-je noté hier dans mon carnet.

Alors oui, tout en étudiant l'hydraulique de Rome, je dessine des déluges qui charrient une quantité d'excréments bien plus vaste que celle du Vatican. Une

* Loi du Vatican de 1215.



masse qui s'agrandit depuis le début du monde. Je dessine tant de trombes d'eau, d'orages et de tourbillons dévastateurs que mon élève Francesco craint pour mon équilibre mental. Je décris dans mes carnets des désastres où mon esprit perturbé mélange le passé, le futur, et le présent : « On verra des montagnes dénudées par les torrents impétueux s'écrouler, engorger les vallées et faire monter le niveau des eaux captives dont le déferlement recouvrira les vastes plaines et leurs habitants. Hommes, femmes et enfants entassés crient et se lamentent, épouvantés par la tornade furieuse qui roule les cadavres des noyés. Carnage implacable auquel la colère de Dieu livre l'espèce humaine. » ⁶ Chez moi, il n'y a pas d'Arche de Noé.



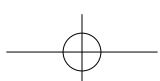
Même jour. Terrain militaire du Vatican. 8ème ou 9ème heure du jour.

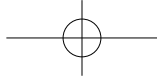
Trois olives, c'est tout ce que je mange de leur ragoût de porc-tomates. Il est urgent de rentrer. Je voudrais les vomir tous, les dégorger de mon cerveau. Francesco me tend la main pour m'aider à me lever. Je l'accepte volontiers tant mes jambes me font souffrir. Ah ! Que la force de gravité a d'effet sur moi ! Je suis comme un de ces boulets de canon dont on me demande de calculer la trajectoire. Lorsque je suis seul, il m'arrive parfois de lancer ma main dans le vide. Je la tends en l'air en imaginant qu'une poigne invisible venue des hauteurs s'en empare, et me relève comme un enfant qui ne doute pas un instant que sa mère va satisfaire son désir.

Ce geste, je le fais depuis que j'ai vu la *Création d'Adam* peinte par Michelangelo sur la voûte de la chapelle Sixtine : Dieu affublé d'une tunique effleure du bout du doigt l'index d'Adam. D'abord, j'ai eu un malaise. Comment Michelangelo a-t-il osé donner une image humaine au Créateur ? Pourquoi a-t-il accepté, pour plaire à ses commanditaires, de représenter l'inconnaissable Cause Première par un grand-père barbu ?! Pourquoi son Dieu peut-il donner avec volonté, et son Adam rester nonchalamment étendu, son bras désinvolte et l'index mou ?

Michelangelo est tourmenté par l'exil terrestre où se trouve l'âme. Rien de tel chez moi, je ne suis pas mystique. Seule m'intéresse l'observation de la nature. Michelangelo met l'intelligence des Grecs au service de l'idéal chrétien ; moi, je lance ma curiosité plus loin. Il est autosatisfait, moi, je doute. Résultat : Michelangelo est un artiste acceptable, et da Vinci, pitoyable !

Malgré mes critiques, je pense à lui chaque fois que je me lève. Je lance ma main, bien ouverte, et celle que j'attends pour la saisir appartient à une femme.





Michelangelo sait autant que moi que seule la face féminine du Créateur est accessible aux hommes. Pour ne pas froisser ses commanditaires, il l'a cachée en enveloppant la scène dans une cape semblable à un utérus dont il connaît lui aussi l'anatomie pour avoir disséqué des corps. Utérus, matrice de Dieu, déesse de la sagesse, je suis persuadé que le grand secret de l'*impetus* du Monde est en Elle. Je dois noter cela dans mes carnets : « La force est une vertu spirituelle, une puissance invisible, qui sous l'accident d'une violence extérieure causée par le mouvement, infuse dans les corps au repos. »⁷ Seule cette force peut contrecarrer la gravitation. Peut-être qu'un jour sa main à Elle me redressera vraiment.

Merci pour cette image, Michelangelo ! Je ne suis pas tendre avec toi. À Rome, les manipulateurs font tout pour nous rendre jaloux l'un de l'autre. Tant d'artistes tombent dans le piège. Cela n'aura pas lieu entre toi et moi. Les sbires du pape ont également tenté de saper ma fraternité avec Raffaello, mais il leur a signifié leur échec de façon magistrale. Lorsque je suis entré dans la chambre de la Signature où il venait de peindre *L'École d'Athènes*, je m'y suis reconnu dans les traits de Platon ! Raffaello a osé m'immortaliser malgré le mépris que me porte le pape. Comme s'il lui avait dit : « Remballe ton or, da Vinci et moi sommes des frères. » Raffaello, tu m'as montré ton affection pour l'éternité.

Alors même si un abîme nous sépare, je vous aime, Raffaello pétri de douceur, Michelangelo prophète jéhovique, et Correggio séraphin tombé du ciel. Vous vivez dans une mystique où la Création du monde s'explique par l'incarnation du Christ, tandis que j'ai lié ma destinée à la science. Chacun de nous saura, après sa mort, où est la vérité.

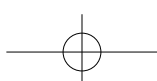


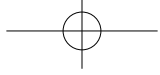
Même jour. Terrain militaire du Vatican. 9^{ème} heure du jour.

Je marche difficilement, même avec le soutien de Francesco. Nous passons le talus pour retrouver notre âne, mais il est entouré par un attroupement des mercenaires du pape de la *Cobors Helvetica Pontificia*. Ceux que je n'aime pas.

Je les avais à peine aperçus durant la démonstration du matériel. Ils ne ressemblent pas à des guerriers, c'est une escouade de diabolins aux bérets et costumes criards. La couleur rouge prédomine chez eux, jusqu'à leur étendard sur lequel se détache en lettres d'or leur devise : *Domitores principum. Amotores justitiae. Defensores sanctae romanae Ecclesiae*^{*}. Une culotte en cuir souligne leurs parties génitales, et ils l'arborent ; cela n'est pas du goût des religieux, mais ils jouissent

* « Vainqueurs des princes. Amis de justice. Défenseurs de la sainte Église Romaine. »





d'une liberté totale compte tenu de leur efficacité. Ces suisses ont traversé les Alpes dans l'espoir du butin promis par Schiner, leur cardinal au long nez. Je les ai vus à l'œuvre quand *Parma* et *Piacenza* les ont engagés pour s'emparer de *Chiavenna* et de *Valtellina*. Sur les champs de bataille, ils passent pour de fabuleux soldats, mi-hommes mi-bêtes avec leurs poitrines couvertes de peau d'ours, leurs casques de cuivre et leurs piques hautes de dix-huit pieds sous lesquelles ils s'abritent comme des hérissons pour charger. Mais la pique, c'est pour la parade ; l'arme dans laquelle excellent ces mercenaires est l'arquebuse.

Mon regard est happé par celui devant lequel minaudait Salai tout à l'heure. Leur *capitano*, semble-t-il. C'est un fauve debout, les dents en train d'attaquer une tranche de viande. Je n'ai jamais vu l'arme qu'il porte à la ceinture. C'est pourtant moi qui ai imaginé et dessiné ce pistolet d'arçon à rouet ! Qui l'a fabriqué ?!

Je pense aller lui demander. Je me ravise, je redoute d'approcher. L'homme mesure au moins quatre coudées*. Sa petite barbe blonde finement taillée se remarque à peine. Ses lèvres épaisses, charnues, sont toujours en mouvement comme s'il embrassait quelqu'un, comme s'il suçait une bouche. Avec son protège-couilles rouge, ce personnage grotesque évoque toute la concupiscence dont raffole Salai.

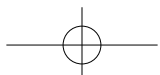
Lorsque je rencontre un être monstrueux, il m'arrive de le suivre pour garder en mémoire son visage. J'ai noté quelque part, il y a longtemps déjà, que « la grande laideur chez les hommes est aussi rare que la grande beauté ; seule la médiocrité se rencontre partout »⁸. Cette gueule-là tient des trois : beau, monstrueux, et banal. Est-ce une ironie méprisante ou une folie meurtrière qui luit dans ses yeux ? De l'intelligence ou du vide absolu ? Je suis incapable de déterminer ce que contient ce regard bleu métallique. Je l'ai dévisagé trop longtemps. Il m'a repéré, il a pour moi un sourire d'ange, et je suis terrorisé !

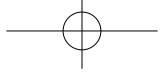
En m'apercevant, Salai fend le groupe pour aller chercher notre âne, et alors la scène que je découvre me soulève le cœur : ils étaient en train de s'esclaffer autour de ma bête en état d'érection ! Le *Capitano* s'écarte pour le laisser passer, bêtement hilare, non sans l'avoir d'abord embrassé sur les lèvres en l'appelant « *Mein Fratellino* » !

— Salai, qui est-ce ? je demande sitôt que nous sommes un peu éloignés.

— Mais Leonardo, c'est Franz Frundberg, me fait-il, fier comme s'il venait de s'entretenir avec la reine d'Égypte. Le nouveau *capitano* suisse. Dommage, il ne te plaira pas, il mange beaucoup de viande.

* Environ un mètre soixante-quinze.





— On dit qu'il torture les gens en brûlant leurs chairs. Est-ce vrai ?

— Ça, je l'ignore ! Il est beau, n'est-ce pas ?

Quelques pas à peine, et je sens soudain des mains sur mon sexe ! Ces mains ont soulevé mon manteau par-derrière pour remonter lestement le long de mon entrejambe ! Je ne l'ai pas entendu venir. Il est là, accompagné de ses hommes, à s'esclaffer avec eux :

— *Ich* veut juste savoir si mes mains elles te font bander, Maestro da Vinci ?!

Je tremble. Ses yeux bleus ne me regardent pas. D'ailleurs, ils ne fixent rien précisément. Ce regard vide flotte sur le monde comme pour trouver par quelle faille il pourrait l'aspirer. Cette créature est un détraqué dont se sert la destinée lorsqu'elle veut défier toute logique.

J'ai éprouvé une telle peur dans les années 1490. Je faisais une tournée dans les *Monti Pallidi* du *Friuli* au nord de Venezia pour trouver des paysages qui devaient servir à mes portraits. J'ai erré longtemps parmi des rochers avant de découvrir l'entrée d'une caverne où je désirais voir des formes étranges de la nature. Le souvenir est si fort que j'ai écrit : « J'ai essayé de voir ce qu'il y avait dans la caverne. Mais cela me fut impossible à cause de l'obscurité. Je suis resté ainsi quelque temps. Puis, simultanément, se sont éveillés en moi deux sentiments contraires : la peur et le désir. La peur de la grotte menaçante et obscure, et le désir de voir s'il y avait là-dedans quelque chose de miraculeux... » ⁹

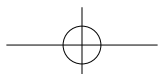
J'étais certain que le mystère du mal se trouvait tout au fond, je voulais aller le regarder en face pour le peindre comme personne ne l'avait jamais fait. Mais ma peur a été plus forte que le désir. Ces ténèbres étaient trop profondes, je n'ai pas osé m'enfoncer plus loin. Avec ce Suisse, la même peur est revenue, sournoise.

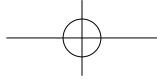


Périmètre du Vatican. Vers la 9ème heure du jour.

Salai traîne à nous rejoindre. Je n'ai pas la force de grimper sur notre âne, ma main s'appuie sur son échine pour me permettre de marcher.

Nous sortons du terrain militaire pour retourner à la demeure où m'a logé mon protecteur, pas très loin, au Belvédère. On l'aperçoit sur la colline, dans une corbeille de verdure. Il faut d'abord traverser la place San Pietro devenue un vaste chantier depuis que Giulio II a décidé d'y édifier une basilique. Toute la journée, même la nuit, des ouvriers y remuent du marbre venu du sud. En bordure de la place, gisent de nombreux mendiants réduits au dénuement par les guerres. La charité, trop sollicitée, a fini par ne plus émouvoir personne à Rome. J'en ai vu,





tombés morts de faim dans des lieux retirés, leurs corps conduits au cimetière sans croix ni flambeau. Je n'aime pas Rome. TROP de monde, de promiscuité, de chicanes. TROP de religieux, de comptables, d'avocats, de juristes, et de procureurs bourdonnent autour du Vatican.

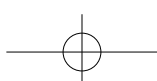
Mon souffle s'est raccourci, la montée m'épuise. Ma maison semble coquette vue de loin. De près, elle est envahie de mauvaises herbes et de lauriers desséchés. Encore quelques pas pour retrouver la cour avec son figuier. Il est mort, mais jadis il devait être majestueux car son tronc et ses ramures dispensent encore de l'ombre.

Voici ma première femme de la journée ! Maturina, ma cuisinière, ma servante, et mon sourire de tous les jours. Elle est occupée à tirer l'eau d'un puits consolidé tant bien que mal avec des bouts de marbre. Je me plie en deux devant cette poupée qui m'arrive à la poitrine, je plonge ma tête entre ses seins pour l'embrasser. Maturina a presque la quarantaine, mais sa fraîcheur est celle d'une jeune fille.

La demeure que m'a trouvée mon protecteur Giuliano de Medici comporte un étage. Jadis, on y accédait par un somptueux escalier extérieur en marbre. Aujourd'hui, il tombe en ruines, la seule à pouvoir l'utiliser sans risque est Isis. Je l'aperçois sur une marche, en train de profiter des derniers rayons du soleil. Isis n'est pas qu'une chatte, c'est une amie. En me voyant, elle descend avec sa légèreté de déesse. Un pas vers elle, et elle me saute dans les bras. Isis est le seul chat à regarder les gens fixement dans les yeux, les siens sont dorés. Un bol d'amour, une personnalité évanescence et solitaire, qui me suit comme un chien quand ça lui chante. Tout le monde est rentré. Nous restons seuls, elle et moi, contre la façade décrépète.

Tout à coup, sort Battista, mon fondeur, le mari de Maturina. Rien. Battista s'inquiétait juste de mon absence, et me salue d'un grognement, tout bourru qu'il est. Cher Battista, il a travaillé toute la journée, ses habits sont tachés de chaux. Sans lui, nous n'aurions jamais pu aménager. La moitié des murs étaient écroulés, les autres noirs de suie et de saleté, le toit prenait l'eau. Avec mon équipe de bras-cassés de *pasticioni disorganizzati* *, nous avons parcouru les terrains vagues de Rome pour récupérer des tuiles antiques, des briques, des colonnades. Comme j'étais incapable de grimper sur le toit, Battista s'est chargé de le refaire. Moi, j'ai préparé le mortier de chaux en m'inspirant d'un chaufournier du Champ de Mars qui obtient une chaux vive bien grasse en calcinant des blocs de travertin ; il l'asperge

* Expression affectueuse pour « loufoques », « farfelus », « hurluberlus ».



d'eau au sortir du four ; il mélange ensuite cette chaux éteinte à du sable et des pouzzolanes. Et voilà un mortier parfait pour remaçonner les murs.

Je suis là à demander des nouvelles à ma petite Isis, quand Salai s'approche :

— Leonardo...

Je connais ce ton grave. Salai ne prend jamais de gants pour dire les choses, que ses paroles fassent du mal ou du bien.

— Leonardo, je pars, je te quitte, c'est décidé.

Je le comprends. Autour de moi, l'humeur est devenue morose. Salai a perdu sa joie de vivre. Après vingt ans d'une vie commune, confuse et fusionnelle, Salai m'abandonne. Il le fait franchement, les yeux dans les miens :

— Je t'ai fidèlement accompagné partout, Leonardo, tu ne peux pas le nier, n'est-ce pas ?

— Tu as reçu la proposition de vivre avec un autre ?

Mon esprit s'agite, je dis n'importe quoi, je pense un instant à ce *Capitano* suisse, comment s'appelle-t-il déjà ce bel ignoble aux lèvres pulpeuses ?

— Je retourne à Milano, Leonardo. Je vais construire une maison sur ma vigne.

— Ta vigne ?

— Ben oui ! La vigne de Milano. Tu as dit que tu me la lègues en héritage. Tu me la donnes maintenant. Comme ça, c'est fait.

Je peine à y croire. Salai devance ma mort, il me réclame ce qu'il considère déjà comme son dû !

Cette journée me laisse dans un état de déréliction. Abandonné par Salai, banni de la confrérie des artistes de Rome, vivant sur des prêts impossibles à rembourser, je lève ma main au ciel. Force contraire à celle qui fait chuter les hommes, tire-moi de ce marasme !

